

Un Congolais, Paris
et le virus

Will Cleas Nlemvo

**Un Congolais, Paris
et le virus**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12852-8

Roissy Charles-de-Gaulle

Il est six heures et demie quand l'appareil d'une compagnie aérienne africaine se pose sans encombre sur le tarmac. Sous les bruits assourdissants des réacteurs encore en marche, un marshaller au sol, vêtu d'un gilet jaune avec des casques et des balises entre ses mains, guide le pilote. Celui-ci exécute des manœuvres à l'image d'un conducteur automobile qui cherche à réussir un créneau. Une fois l'appareil correctement positionné sur son point de stationnement, les moteurs se coupent. La passerelle aéroportuaire est déjà en place pour évacuer l'avion. Je suis parmi une centaine de passagers qui débarquent de ce vol régulier reliant l'Afrique à l'Europe.

Dans le couloir de la passerelle, nous marchons tous pêle-mêle. Mais une fois à l'intérieur de l'aéroport devant les postes de contrôle appelés parfois « aubettes », la foule se divise en deux colonnes : les nationaux à droite et les étrangers à gauche. Avec mon passeport congolais en main, je complète donc la queue formée à gauche où le contrôle des documents est strict par rapport à l'autre côté. Après prélèvement d'empreintes et vérification de tous les documents, les contrôleurs se rendent compte que je suis en règle. Ils me laissent passer. Je file directement dans le hall où il y a le tapis roulant pour récupérer mes bagages. C'est juste deux valises, chacune de 55 centimètres de longueur, dans lesquelles j'avais pu ranger, quand je m'apprêtais à quitter le Congo, quelques habits et d'autres documents nécessaires dont j'aurai besoin durant les douze mois que je dois passer en France. Ils ne tardent pas à sortir, mes bagages. Je les récupère et je sors de l'aéroport.

Complètement épuisé, notamment par une escale de nuit à Addis Abeba, l'arrivée à Paris n'a finalement d'admirable que le beau paysage de la ville et le climat convivial qui y règne à l'instant. Nous sommes en été. La météo est douce. À travers mes traditionnelles lunettes de vue, je peux apercevoir le reflet d'un soleil timide. Il s'abat sur les parebrises des taxis stationnés le long de la sortie de chaque terminal. Mon air de bledard ne laisse personne indifférent. Habillé d'une chemise noire, jeans bleu, une paire de baskets blanches et un keffieh autour du cou, j'attire beaucoup plus l'attention des chauffeurs des taxis. Ils sont à la recherche permanente de potentiels clients parmi les passagers qui sortent de l'aéroport. Et il ne leur faut pas plus d'une minute pour comprendre que j'en suis un. Accroché par mon regard insistant, chacun d'eux lève la main comme pour attirer mon attention afin de m'accoster à propos du trajet que je souhaite faire. Je les observe tous pendant quelques secondes avant de choisir finalement celui de type asiatique.

Visiblement âgé de plus de cinquante ans, ce chauffeur me semble plutôt honnête. Toutefois, je ne suis pas sûr. J'ai encore une phobie bizarre. J'angoisse à l'idée de me faire rouler dès mon premier jour en France. L'histoire des taxis clandestins, qui arnaquent les voyageurs arrivés pour la première fois à Paris, me hante l'esprit. J'en ai beaucoup entendu parler depuis l'Afrique. Je ne souhaite pas vivre cette expérience désagréable. Je crois donc avoir choisi le bon chauffeur. L'air hésitant, j'avance vers lui.

– Bonjour, monsieur ! Où souhaitez-vous aller ? Me demande-t-il avec sourire et d'une voix suave teintée d'un accent mandarin... ou coréen, bref, je ne sais pas faire la différence.

– Je dois arriver là, réponds-je en lui tendant une feuille sur laquelle il y a l'adresse de l'hôtel où je dois poser mes valises pour mes premiers jours à Paris.

C'est dans Issy-les-Moulineaux. Une commune du département des Hauts-de-Seine. Environ cinquante minutes de route en

voiture depuis Roissy Charles-de-Gaulle où je me trouve. Sans hésiter, le chauffeur prend mes bagages, il les place dans le coffre arrière de sa voiture. Il me demande ensuite de monter. Je monte dans la voiture et me mets sur la banquette arrière. Le chauffeur aussi monte et saisit l'adresse de mon hôtel sur son smartphone suspendu à l'aide d'un support sur le tableau de bord. Il démarre et nous quittons l'aéroport. Pour égayer l'atmosphère, en cours de route, le chauffeur engage une discussion. Tout d'un coup, je me sens rassuré. « Je suis entre de bonnes mains », me dis-je intérieurement. Le chauffeur m'a l'air très aimable. Je n'hésite donc pas à répondre à ses questions.

– Ah oui, vous êtes venu du Congo donc. Il fait très chaud là-bas, il paraît.

– Oui, très chaud ! Comme dans la plupart des pays d'Afrique subsaharienne, en fait.

– Et ici vous êtes venu en vacances ?

– Non du tout ! Je suis venu travailler pour une organisation internationale.

– Ça alors ! Vous me paraissez beaucoup trop jeune pour ce type d'engagement.

– Comment ça ?

– Je pensais peut-être que vous étiez venu rejoindre la famille ou passer juste les vacances, etc.

– Non, non ! Je n'ai pas de famille en France. Je vais devoir habiter seul ici. Je suis venu avec un contrat de travail, en fait. Juste après, je vais rentrer dans mon pays.

– C'est impressionnant, ça !

– Vous êtes d'où, vous ? Lui demandé-je pour maintenir la conversation.

– Je suis du Vietnam, moi. Et je vis ici en France, il y a 45 ans.

– Ça fait beaucoup d'années ça. Du coup, vous maîtrisez mieux la France, j'imagine.

– Oui j’en connais tous les quatre coins, me répond-il avec un rire aigu.

– C’est clair !

– D’ailleurs, tous mes enfants sont nés ici. Ils parlent couramment français.

– Ah ouais, ils ne sont asiatiques que d’apparence, donc.

– Exactement !

À force de discuter, le trajet semble se raccourcir. En un clin d’œil, nous voilà devant l’hôtel où je suis censé habiter provisoirement. Je jette un œil au compteur de la voiture, il affiche 70 euros. « Waouh ! », m’exclamé-je intérieurement. Je n’en reviens pas.

– Vous êtes sûr que votre compteur marche bien ? Demandé-je au chauffeur, l’air confus.

– Oui, ça marche ! C’est 70 euros que vous me devez, s’il vous plaît, monsieur !

Je me gratte la tête et je regarde le compteur pour une énième fois. J’ai l’impression d’halluciner. J’imagine, à Kinshasa d’où je viens, 70 euros c’est la facture pour une location journalière d’une voiture. Alors qu’à Paris, 70 euros, c’est réduit au prix d’une course d’environ 35 kilomètres. Je comprends vite que j’ai affaire à l’une des villes les plus chères du monde en termes de coût de la vie. Un constat pas très rassurant pour un arrivant qui doit faire ses débuts en tant qu’expatrié dans la Ville Lumière. « Allez, il faut payer le taxi, frère ! », me souffle à l’oreille une voix imaginaire. Sur le champ, je saisis mon portefeuille. J’en sors un billet de 100 dollars américains. Je le tend au chauffeur.

– Oh là là ! S’exclame-t-il en souriant.

– Qu’est-ce qu’il y a, monsieur ?

– Je ne m’attendais pas à ce type de monnaie.

– Mais c’est tout ce que j’ai avec moi pour l’instant.

– Bon ! Donnez-le moi. Comme je retourne à l’aéroport, j’aurai le moyen de le changer en euro.

Le chauffeur prend le billet de 100 dollars que je lui tends. Il le range dans une espèce de mini-coffre installé côte-à-côte avec le levier de vitesses de sa voiture. À l'aide d'une calculatrice, il convertit la valeur de 100 dollars en euro. Il me remet ensuite la différence avec la facture. Nous descendons de la voiture. Il ouvre le coffre arrière, il descend mes bagages.

– Bon séjour, monsieur ! Me dit-il avec son sourire permanent.

– Merci beaucoup ! Bon boulot à vous, également !

– Faites un effort pour vous trouver des billets d'euro surtout, ajoute-t-il avant de redémarrer et de partir.

Une suggestion qui semble être faite à la volée mais qui ne manque pas de m'interpeller. Habitué à utiliser les devises étrangères dans mon pays d'origine, notamment grâce aux cambistes clandestins qui y pullulent dans chaque coin de rue, je comprends vite qu'à Paris ce n'est pas la même réalité.

Ici les monnaies étrangères ne passent presque pas contrairement à Kinshasa. Il faudra tout changer en euro pour régler des courses. Ce qui s'avère un marathon vu la rareté des bureaux de change. Toutefois, je me résous à le faire. Mais plus tard. Il est avant tout question de m'enregistrer à l'hôtel, d'occuper ma chambre, d'y déposer mes valises pour me rafraîchir ensuite. Je dois me dépêcher. Il y a déjà une réunion de travail en cours qui m'attend. En effet, je devais être en France sept jours plus tôt, conformément au calendrier établi par l'organisation qui m'a convié pour travailler. Mais à cause des démarches administratives au niveau de l'ambassade de France dans mon pays, j'y arrive en retard. Ayant donc trouvé des activités déjà en cours, je n'ai pas de temps à perdre. Je dois me rattraper. Je passe rapidement à la réception de l'hôtel pour le check-in. En face de moi, un homme. Caucasien, habillé d'un t-shirt de couleur verte, floqué de logo de l'hôtel en miniature.

– Puis-je avoir votre passeport, s'il vous plaît, monsieur, me demande-t-il.

– Bien sûr ! Lui réponds-je en lui tendant mon passeport.

Il prend mon passeport, le feuillette jusqu'à la page de l'identité avant de commencer à tapoter sur le clavier de son ordinateur en regardant régulièrement le moniteur. Quelques secondes après, il me rend mon passeport. Il me donne une carte suspendue dans une mini enveloppe blanche sur laquelle on peut lire « Bienvenue ».

– Cette carte magnétique est votre clé de chambre. Il suffit juste de la glisser dans la serrure avant de pousser la porte à l'aide de la poignée, m'explique-t-il.

– D'accord, monsieur !

Il m'indique ensuite le couloir de l'ascenseur. J'y traîne mes bagages et je monte avec dans ma chambre. Je découvre une pièce assez vaste avec des équipements nécessaires. D'un côté, une télé, un fauteuil en cuir et deux chaises installées côte-à-côte avec une table à manger. Le tout en face d'un lit de deux personnes. De l'autre côté, la cuisine avec réfrigérateur, un réchaud et un placard. Dans l'autre pièce, une baignoire séparée avec une cuvette de toilette à l'aide d'un rideau blanc. Aussitôt mes valises posées, je m'empresse d'aller à la douche. Je me rafraîchis, je me change puis j'en ressors tout excité. Dans ma tête, une seule obsession : pouvoir rejoindre la réunion du travail en cours. J'en ai déjà raté les toutes premières avant mon arrivée en France. Maintenant que je suis là, il est donc hors de question que j'en loupe le reste. D'autant que c'est à travers ces réunions que je dois notamment apprendre la culture parisienne. Il y a des conseillers disposés pour m'inculquer certaines règles de base sur le savoir-vivre à Paris. Question de me faciliter l'intégration en tant que nouveau. J'ai intérêt à y assister. Je me grouille donc. Je reprends l'ascenseur, je descends jusqu'à la réception de l'hôtel. Parce que je ne maîtrise pas encore la ville et ses routes, je demande au réceptionniste de m'appeler un taxi. Deux minutes après, une berline de couleur noire se pointe devant l'entrée principale de l'hôtel. Mais je doute encore que ce soit le taxi censé venir me chercher. Du fond du hall de l'hôtel où je patiente, assis confortablement dans l'un des fauteuils installés, je

vois le réceptionniste me faire signe en pointant son index d'abord vers moi pour attirer mon attention, ensuite vers le véhicule qui vient d'arriver. Je comprends donc que c'est bel et bien le taxi que j'attends. Je me lève, j'y vais. À l'intérieur, un homme de type subsaharien, assez vieux et habillé en veste. Je n'hésite donc pas à monter. Comme souvent, je m'assois sur la banquette arrière.

– Bonjour, monsieur ! Vous allez où ? Me demande-t-il.

– Je dois arriver là, monsieur ! Lui réponds-je en lui montrant l'adresse à travers une feuille.

– Ah oui, je vois ! Bon, mettez votre ceinture, s'il vous plaît.

– D'accord, monsieur ! Mais avant qu'on ne parte, j'aimerais vous dire que je n'ai pas de billets d'euro avec moi, en fait.

– Comment ça ? Me demande-t-il, l'air confus..

– En fait, je n'ai encore que des billets de dollar américain.

– Vous venez d'arriver à Paris, on dirait...

– Oui, justement ! Je ne suis arrivé que ce matin.

– Ça se voit ! Dans ce cas, nous devons commencer par un bureau de change, ensuite je vous conduis là où vous vous rendez.

– D'accord, monsieur ! Merci pour le coup de main, surtout.

Nous arrivons finalement dans un bureau de change. Il est non loin de la Tour Eiffel. Pendant que le chauffeur cherche un moyen de stationner son véhicule, je baisse la vitre pour pouvoir admirer cette imposante œuvre métallique, symbole de la capitale française. Habitué à ne la voir qu'à travers la télé, là, la Tour Eiffel est finalement juste à quelques mètres de moi. Et elle est encore plus impressionnante qu'elle ne l'est derrière l'écran. Pouvoir voir la Tour Eiffel, en tant que l'un des monuments historiques de renommée mondiale, c'est le rêve des milliers d'habitants sur terre. « Tu dois t'estimer chanceux, frère », me souffle à l'oreille l'habituelle voix imaginaire. De loin, je vois certains touristes, visiblement de nationalités confondues, comment ils font la queue pour visiter l'intérieur de ce que les Français appellent fièrement « La Dame de fer de Paris ». D'autres immortalisent le moment

avec des photos et des vidéos. D'autres encore achètent ou admirent tout simplement quelques Tours Eiffel en miniature, fabriquées en guise d'objet de décoration, étalées à même le sol par des vendeurs à la sauvette. De l'autre côté, un groupe de gens tentent de gagner de l'argent à travers le bonneteau. Un jeu où le meneur promet aux parieurs de gagner le double de la mise si jamais ils parviennent à retrouver la balle cachée dans l'un des trois gobelets manipulés. Quant à moi, l'heure n'est pas encore à l'amusement, ni à la visite des monuments emblématiques de la ville. J'ai d'autres priorités qui m'attendent. Je dois changer mes dollars en euros, remonter dans le taxi puis arriver à la réunion du travail. Aussitôt le taxi stationné, je descends. J'entre dans le bureau de change. En face de moi, un homme, caucasien. Comme dans le parloir d'une prison américaine, lui et moi échangeons à travers une vitre qui nous sépare.

- Que puis-je faire pour vous, monsieur ? Me demande-t-il.
- Je suis venu changer des billets de dollar en euro.
- Glissez-les moi là, en bas !

Je dépose toute la somme en ma possession. Il la prend, agence les billets et les place ensuite dans une compteuse. Une fois le montant affiché, il reprend les billets, les attache à l'aide d'un élastique et les place dans une forme de tiroir. Il sort ensuite une liasse de billets en euro, en déduit presque l'équivalent de la somme que je lui ai donnée en dollar américain, et me la glisse sous la paroi vitrée qui nous sépare. Il tire à nouveau un autre tiroir. Cette fois, il est plein de pièces de monnaie. Il en prend une poignée et la met au-dessus des billets qu'il m'a glissés. Des pièces, encore une autre particularité de la vie en France. Venu d'un pays où la monnaie nationale est constituée uniquement de billets, à Paris, en plus de billets, je dois apprendre à gérer les pièces. Déjà sur le champ je n'ai pas d'outil approprié pour ranger ces pièces. Je décide donc de tout entasser dans mon portefeuille. Ayant pris une forme concave inhabituelle, à cause des pièces qui

y sont rangées pour la première fois, mon portefeuille ne rentre plus dans la poche de mon jeans. Je décide de le tenir sous la main. Je sors du bureau de change. Je retourne dans le taxi. Nous reprenons la route pour la réunion. Une réunion qui se tient dans un endroit censé devenir mon lieu de travail. Pas très loin du bureau de change d'où nous venons. Environ 8 kilomètres à parcourir. Quelques minutes plus tard, nous voilà arrivés. Je reconnais le lieu à travers le logo de l'organisation internationale pour laquelle je dois travailler. Il est sur les deux drapeaux accrochés au mur. Ils flottent au gré du vent. Ça y est ! Je suis face à l'une des étapes les plus importantes de ma vie. Je dois rencontrer pour la première fois les représentants de mon employeur qui m'a convié pour travailler à Paris où il siège. Depuis l'Afrique, nous n'échangeons que par courriel ou par visioconférence jusque-là. Maintenant, il est l'heure de les affronter. Les yeux dans les yeux. Je dois les convaincre que je suis capable de m'adapter facilement à un environnement étranger. Que le fait de sortir de ma zone de confort, de travailler en apprenant en même temps à vivre dans un environnement autre que mon milieu naturel n'affectera en aucun cas mes capacités professionnelles. Un challenge que je dois surmonter. D'un coup, plusieurs pensées me traversent l'esprit. Je mets mes compétences en question. J'ai une violente poussée d'adrénaline. « Calme-toi, respire profondément et fonce ! », me souffle à l'oreille ma fidèle voix imaginaire en qui j'ai toujours eu confiance. Très vite, je reprends le contrôle de moi-même. Aussitôt le taxi stationné, je paie la course et je descends. Le chauffeur démarre et repart. Je reste là seul. Devant un bâtiment de type haussmannien. Construit le long d'une artère ornée des plantations dont les feuilles rayonnent au contact de la lumière du soleil. Devant l'entrée principale de ce bâtiment, il y a deux gardes. L'un de type arabe et l'autre subsaharien. Habillés tous les deux en noir, chacun avec un brassard orange autour de son bras droit, ils filtrent les vas-et-viens de tout le monde. Ils surveillent en même temps quelques véhicules stationnés aux abords du trottoir qui traverse l'entrée de ce bâtiment. Ces véhicules ont pour la plupart des